

Du calme !

Martine Boncourt

Voyager avec une vingtaine d'enfants par le train nécessite d'avoir anticipé tout ce qui pourrait venir en entraver le bon fonctionnement. Prévoir des repas en surplus pour remplacer ceux abandonnés sur un coin de table dans la précipitation du départ. S'armer de mouchoirs en papier pour consoler des chagrins des séparations d'avec les parents, parfois premières. Avoir glissé dans son sac-à-dos une trousse des premiers secours, la liste des enfants présents, celle des parents avec leur numéro de téléphone, celle des allergies dont le nombre croît au fil du temps, les boîtes de médicaments à prendre en urgence ou au quotidien... Mais tout cela n'est que roupie de sansonnet, au regard de la grande trouille agrippée aux tripes des enseignants : égarer un enfant dans la foule, en oublier un sur le quai. Et ils ont vite fait de se perdre, les mouflets, tout occupés qu'ils sont à observer le jamais vu, tout grisés qu'ils sont de se retrouver presque autonomes, sans parents mais avec copains, pour une semaine.

Nous verrouillons, cadrons, réglons : les mêmes casquettes fluo, la pancarte autour du cou avec un numéro de portable, des consignes strictes, des accompagnateurs avertis. Et un deux trois quatre cinq... vingt, c'est bon... Et un deux trois quatre cinq... vingt, on y est... Et un... Cent fois, ils seront comptés et recomptés...

Mais, ça, non, je dois dire que je n'avais pas prévu. Et comment aurais-je pu ?

En entrant dans le train, talonnée par les enfants, je cherchai les places qui nous étaient réservées et me dirigeai vers le fond du wagon. Un couple d'un certain âge occupait deux parmi celles qui nous avaient été octroyées. Je leur demandai alors très poliment de bien vouloir nous les céder afin que le groupe ne soit pas éclaté.

Immédiatement je dus subir une salve d'injures dont l'intensité, la force d'émission et la richesse lexicale me clouèrent sur place. Voyant qu'il serait vain d'argumenter, je confiai les enfants aux accompagnateurs et partis chercher le contrôleur. Il revint avec moi, parlementa avec une patience, un calme, un professionnalisme admirables et finit par réussir à déloger le couple de « grincheux » et à les réinstaller ailleurs.

Assise en face de moi, Mélanie, porte-parole de ses camarades rapidement regroupés autour de nous par la curiosité, me demanda pourquoi je ne m'étais pas défendue lorsqu'ils m'avaient insultée et traitée de tous les noms et surtout, dit-elle, de "pauvre connasse".

"Crois-tu vraiment que je sois ce dont ils m'ont traitée ?

- Ho non ! répondit Mélanie, tandis que le groupe opérait, dans un ensemble parfait, un mouvement horizontal de la tête, à la précision d'horlogerie : gauche-droite-gauche-droite-gauche-droite...

- Alors, pourquoi m'en défendre ? Les injures salissent surtout celui qui les dit.

- Alors c'est comme nous quand on dit : "Çui qui l'dit, c'est çui qui l'est ?" avança Stéphane.

- Exactement ! "

Mais ce que je n'ai pas avoué aux enfants, c'est que j'avais demandé en aparté au contrôleur de placer ces deux personnes le plus loin possible, hors de notre vue, tant j'avais eu envie sur le coup de leur voler dans les plumes et tant je n'étais pas certaine d'avoir totalement étouffé cette envie-là.

